HAL open science

”L’Encyclopédie au quotidien : incidences du réel, échos d’une tâche ingrate dans la correspondance de Diderot”

Odile Richard-Pauchet

To cite this version:

Odile Richard-Pauchet. ”L’Encyclopédie au quotidien : incidences du réel, échos d’une tâche ingrate dans la correspondance de Diderot”. Véronique Le Ru (dir.), L’Encyclopédie, 250 après, la lutte continue, Reims, Epure, p.17-36., 2016. hal-02490123

HAL Id: hal-02490123

https://unilim.hal.science/hal-02490123

Submitted on 24 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

17 mars 2015 : commémorer les 250 ans de l'*Encyclopédie*.

dans *L'Encyclopédie, 250 ans après, la lutte continue*, dir. Véronique Le Ru, Presses Universitaires de Reims, Épure, 2016, p. 17-36

« L'*Encyclopédie* au quotidien : «incidences du réel, échos d'une tâche ingrate dans la correspondance de Diderot ».

Nous avons la chance, grâce à la correspondance de Diderot, de disposer d'une source de documentation d'une grande précision concernant la vie intime et professionnelle de l'encyclopédiste – surtout, comme c'est le cas ici, quand cette correspondance est sentimentale et fait l'objet d'un défi, voire d'une prouesse amoureuse[1]. L'épistolier se fait fort, en effet, dans le cadre d'un « pacte épistolaire » signé avec son amie Sophie Volland, de garantir la régularité, l'exhaustivité et la précision des nouvelles de son cœur et de ses journées. C'est ce qui nous permet de retracer, non seulement l'emploi du temps de ce travailleur intellectuel acharné que fut Diderot, mais aussi et surtout, de détailler l'image qu'il en voulut donner, inventant un nouveau métier et s'inventant lui-même à travers cette posture d'encyclopédiste, de directeur éditorial et de relecteur savant qu'il fut pendant plus de vingt ans. Les *Lettres à Sophie Volland* nous sont précieuses à plus d'un titre : elles sont le lieu d'une naissance, l'occasion d'un portrait (portrait de l'artiste en encyclopédiste), enfin le récit d'une aventure, depuis l'espoir jusqu'à la désillusion.

Ainsi essaierons-nous de retracer les étapes de cette aventure, sans prétendre à l'exhaustivité, car observer ce gigantesque chantier par le trou menu de la serrure épistolaire, c'est vouloir passer le désert au crible d'un tamis d'enfant. Le document est lacunaire[2] et l'instrument bien modeste, déformé par les émotions, obturé par une

---

[1] Voir notre édition de référence : Denis Diderot, *Lettres à Sophie Volland, 1759-1774*, édition établie, présentée et annotée par Marc Buffat et Odile Richard-Pauchet, Paris, Non Lieu, 2010, notamment préface et postface (abrév. *LSV*). Pour la correspondance complète, on se reportera aux éditions suivantes : Diderot, *Correspondance,* éditée par Georges Roth puis Jean Varloot, Paris, Éditions de Minuit, 1955-1970, 16 vol ; et *Œuvres*, éd. Laurent Versini, t. 5 : *Correspondance*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1997.

[2] Précisons que, pour une liaison qui dura de 1756 à leur mort (1784), l'on ne possède les lettres de Diderot à Sophie Volland que de mai 1759 à septembre 1774, et qu'aucune lettre *de* Sophie n'a été retrouvée.

intention partiale. Mais c'est un formidable outil pour étudier l'*Encyclopédie* au quotidien, mesurer les difficultés du voyage, en apprécier les menues étapes, étudier le « baromètre de l'âme »[3] du capitaine de ce gigantesque vaisseau.

Le lieu d'une naissance

L'*Encyclopédie*, telle qu'elle se donne à voir dans la correspondance avec Sophie Volland, c'est d'abord, dans la géographie intime de l'épistolier matérialiste, un *lieu* sur la carte parisienne, un point où se rend le philosophe quotidiennement depuis les débuts de l'entreprise - occasion d'observer en quoi Diderot s'invente un métier. Délaissant en effet la tradition du philosophe en chambre (Descartes dans son poêle, le savant dans son cabinet tel que Vermeer nous l'a peint), il descend chaque jour les étages de la rue Taranne pour se rendre à son travail, selon des horaires très précis accordés sur le rythme des ouvriers du livre. Suivant la saison, il se lève tôt ou tard (entre cinq et sept heures), mais invariablement ses pas le mènent à l'imprimerie du libraire Le Breton, là où il s'est ménagé un espace qu'il appelle son « atelier », réservé à la relecture des épreuves, et où il s'efforce de se trouver dès huit heures du matin - sauf cas exceptionnel :

> Cela fait[4], il était dix heures. Il y avait deux heures au moins que l'on m'attendait à l'atelier, où j'ai couru (car on court presque toujours pour arriver trop tard), et où j'ai trouvé un fardeau d'ouvrage que je n'expédierai qu'après avoir écrit un petit mot à mon amie (19 août 1762 ; *LSV*, p. 318).

---

[3] « J'appliquerai le baromètre à mon âme, et ces opérations bien dirigées et longtemps répétées me pourraient fournir des résultats aussi sûrs que [ceux des physiciens] » (Jean-Jacques Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, « Première promenade », dans *Confessions, Autres textes autobiographiques*, éd. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond [*Œuvres complètes*], Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1, 1959, p. 1000-1001). À bien des égards, Diderot applique à ses lettres la même méthode « autobiographique » pratiquée par Rousseau depuis les *Confessions* (voir la lettre programmatique de Diderot à Sophie du 14 juillet 1762).

[4] Diderot a dû passer la matinée toute entière à « lire un ouvrage sur l'institution publique », puis à faire répéter à sa fille sa leçon de clavecin.

À l'exception de quelques incidents donc[5], la vie de Diderot est extrêmement réglée, comme nous le rappelle l'incipit du *Neveu de Rameau* mais aussi ce passage d'une lettre de septembre 1762 évoquant la fin de l'été, c'est-à-dire une période plutôt creuse pour le philosophe :

> Dans l'absence de tous mes amis dispersés autour de Paris, mes journées sont assez uniformes. Se lever tard, parce qu'on est paresseux ; faire répéter à sa petite fille un chapitre d'histoire et une leçon de clavecin ; aller à son atelier ; corriger des épreuves jusqu'à deux heures ; dîner ; se promener ; faire un piquet ; souper, et recommencer le lendemain ([dimanche] 26 septembre 1762 ; *LSV*, p. 357).

En effet, le *dîner* (c'est-à-dire notre déjeuner) est fréquemment pris sur place. Il faut alors imaginer Madame Le Breton en matrone servant les hommes, comme à la ferme au retour des champs - ou dans l'échoppe de l'artisan où se retrouvent les apprentis :

> Mais on a servi. On m'appelle. C'est chez Le Breton, dans mon atelier que je vous écris depuis deux heures cette longue, ennuyeuse épître que vous aurez bien de la peine à déchiffrer (14 juillet 1762 ; *LSV*, p. 280.).

Attardons-nous ici un instant : car c'est là qu'il faut célébrer les noces de l'*Encyclopédie* avec les lettres à Sophie. Observons comment Diderot commence ou finit presque toujours sa journée de travail, juste avant le dîner (vers 14 heures, donc), en écrivant à Sophie, parce qu'il est à l'aise dans ce lieu, dans la sécurité affective, intellectuelle nécessaire pour s'acquitter de sa tâche amoureuse, et qu'il savoure la satisfaction du travail accompli comme celui de retrouver son amie en secret. C'est vrai en tout cas du jeudi, l'un des deux jours de la semaine où il écrit à Sophie, selon la clause d'un pacte précis. Le second jour, le dimanche, il lui écrit plutôt depuis chez son ami Damilaville, fuyant là encore le domicile et la présence conjugale :

> […] mais ici, du moins, je ne crains point que la curiosité s'approche de moi sur la pointe du pied, et vienne penchée sur mon épaule, lire les lignes que je lui dérobe (19 octobre 1761, *LSV*, p. 268).

---

[5] Ainsi : « Voilà, chère amie, la troisième fois que nous allons, M. Vialet et moi, chez M. de Sartine pour son projet ; et trois matinées de perdues pour mon atelier » (20 mai 1765 ; *LSV*, p. 398).

Or il est amusant d'observer que même lorsque Diderot est absent de Paris, en villégiature au Grandval (chez d'Holbach) ou à la Chevrette (chez Madame d'Épinay), il tâche d'y reconstituer son petit « atelier », c'est-à-dire un cadre propice au silence et à la concentration :

> Le reste de la soirée s'est passé à m'installer. La matinée d'hier, à prendre du thé et à arranger mon atelier. Car j'ai apporté ici beaucoup d'ouvrage, en me doutant bien que je ne ferai rien (au Grandval, le 12 octobre 1760 ; *LSV*, p. 153)[6].

Toutes ces informations concernant son lieu de travail (« toujours appelé mon atelier ») le rythme de celui-ci et les menus faits quotidiens qui l'entourent font émerger la silhouette d'un homme organisé, précis, concentré : son travail s'inscrit au sein d'une entreprise d'Ancien Régime dont il est respectueux de la tradition, tout en y cherchant une *place* inédite et moderne. C'est ce que souligne l'importance de ce « lieu à soi » clairement revendiqué, qui annonce au masculin ce que sera un jour cette chambre à soi revendiquée à son tour par l'écrivaine féministe Virginia Woolf (*A Room of One's Own*, 1929). Notons qu'en dehors des horaires du travail pour lequel il est appointé, et quand l'imprimerie ne tourne pas, Diderot se sent libéré contractuellement pour exécuter d'autres tâches intellectuelles, bénévoles notamment : « J'ai employé mes trois fêtes à travailler comme un forçat pour d'honnêtes gens[7] que je connais un peu, qui ont fait une découverte importante, et à qui je n'ai pu refuser le service de l'exposer » (26 août 1762, *LSV*, p. 324). Notons enfin que tant que l'œuvre reste en chantier, presque jamais n'apparaissent dans nos lettres les termes « Encyclopédie », « encyclopédiste », ou même « article », tant l'homme, modeste, semble immergé dans une tâche dont les étapes lui sont devenues consubstantielles, évidentes, implicites (il dit, plus sobrement et prudemment, face à la censure :

---

[6] Voir aussi : « On m'a installé dans un petit appartement séparé, bien tranquille, bien gai et bien chaud. C'est là qu'entre Horace, et Homère, et le portrait de mon amie, je passe des heures à lire, à méditer, à écrire et à soupirer » (1er octobre 1759 ; *LSV*, p. 65).

[7] M. de Montamy (maître d'hôtel du duc d'Orléans) et son équipe recherchent le secret perdu de la peinture sur émail. Diderot publiera ces travaux peu après la mort de son ami, dans le *Traité des couleurs pour la peinture en émail et sur la porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre sur l'émail* (1765).

« notre ouvrage »). À peine entend-on parler ici ou là de « volumes », autant dire de l'aspect matériel et technique du travail une fois que le texte, après une lente gestation, a été délivré :

> 24 octobre 1762 : Nous finirons dans la semaine deux volumes ; l'un de planches et l'autre de discours. Les libraires vont prendre des précautions pour achever le tout en deux ans. Ce parti quadruplerait ma peine et ma recette, et en diminuerait d'autant la durée (*LSV*, p. 377) ; dimanche 18 août 1765 : J'ai fait un avertissement[8] pour les dix volumes de notre ouvrage qui restent à paraître. Je ne sais qu'en dire. C'est peut-être une chose excellente, c'est peut-être une médiocre (*LSV*, p. 423) ; 24 juillet 1769 : Mes libraires veulent publier deux volumes à la fois ; ainsi, voyez-moi entouré de planches de la tête aux pieds (*LSV*, p. 611) ; 2 novembre 1770 : J'ai fait retirer vos volumes de la chambre syndicale[9], avant que de quitter la ville (*LSV*, p. 644).

Aussi le terme physique de « volume », englobant l'aspect extérieur de l'ouvrage, est-il symptomatique d'une vision volontairement positive[10], progressiste de la tâche et paraît même employé, quasi par superstition, pour désigner aux yeux de Sophie une entreprise efficace, prospère et « rondement » menée - comme le suggère le terme lui-même. Il s'agit de se montrer, aux yeux de la bourgeoise famille Volland qui a connu des revers de fortune, comme un entrepreneur honorable, dynamique et qui réussit. Ainsi l'aspect extérieur de l'encyclopédiste évolue-t-il au même rythme que son œuvre, engraissé tant par Madame d'Aine, la belle-mère du baron d'Holbach, au Grandval, que par l'activité particulièrement sédentaire. Tandis que Diderot écrit du Grandval qu'il lui « est impossible d'être

---

[8] Diderot rédige un *Avertissement* pour servir de préface au tome VIII de l'*Encyclopédie*.

[9] *La chambre syndicale des libraires* : lieu où l'on enregistre et vérifie le privilège des ouvrages venant de paraître, avant qu'ils ne soient débités (voir l'article ENREGISTREMENT).

[10] On ne note que deux occurrences du terme « Encyclopédie », l'une employée tardivement quand l'ouvrage est déjà loin derrière son directeur, l'autre à propos de l'édition de Panckoucke, et chaque fois dans un contexte désagréable : « Le cher La Bléterie a sollicité une délibération de l'Académie, par laquelle tout encyclopédiste et tout adhérent à l'*Encyclopédie* fût exclu à perpétuité de ce corps » (10 septembre 1768 ; *LSV*, p. 564) ; « Réjouissez-vous. Me voilà enfin tout à fait débarrassé de cette édition de l'*Encyclopédie*, grâce à l'impertinence d'un des entrepreneurs. Ce petit Panckoucke enflé de l'arrogance d'un nouveau parvenu […], s'est avisé de s'échapper chez moi » (31 août 1769 ; *LSV*, p. 618). Panckoucke avait en effet sollicité Diderot, en vain et maladroitement, pour l'intéresser à cette nouvelle entreprise.

sobre ici » (« Il n'y faut pas penser. Je m'arrondis comme une boule », 20 octobre 1759, *LSV*, p. 83), de même chaque livraison d'un volume apparaît comme une sorte d'enfantement salué avec enthousiasme par notre parturiant :

> Il est tard, il faut que je coure chez Le Breton pour y mettre en ordre les planches de notre second volume, qui doit paraître incessamment. J'espère qu'on en sera plus content encore que du premier. Il est mieux pour la gravure ; plus varié et plus intéressant pour les objets. Si nos ennemis n'étaient pas les plus vils des mortels, ils crèveraient de honte et de dépit. Le huitième volume de discours tire à sa fin. Il est plein de choses charmantes et de toutes sortes de couleurs. J'ai quelquefois été tenté de vous en copier des morceaux. Cet ouvrage produira sûrement avec le temps une révolution dans les esprits, et j'espère que les tyrans, les oppresseurs, les fanatiques et les intolérants n'y gagneront pas. Nous aurons servi l'humanité ; mais il y aura longtemps que nous serons réduits dans une poussière froide et insensible, lorsqu'on nous en saura quelque gré (26 septembre 1762, *LSV*, p. 357-358).

De l'*Article* SARRAZINS *à l'article* SCHOLATISQUES *: portrait de l'artiste en encyclopédiste*

Voyons à présent quel visage notre directeur offre plus précisément à Sophie, tant il est vrai que chaque livraison fait de lui un homme nouveau dont il est fier d'accoucher, au même titre que les « enfants » de papier qu'il délivre.

Une première remarque consiste à dire que très fréquemment, c'est sous la forme de *dialogues rapportés* que Diderot rend compte de l'activité encyclopédique, que ce soit cette passe d'armes houleuse qui l'oppose en 1759 à D'Alembert, ou bien ces longs comptes rendus de soirées au Grandval, pendant lesquelles on l'interroge plaisamment sur ses articles en cours. Le but avoué de cette forme d'écriture est, bien entendu, de divertir Sophie. Mais n'est-ce pas aussi une façon de montrer à quel point l'entreprise fut une aventure collective dont il fut le héros central, le personnage principal et indispensable ? Une façon de rejouer ce personnage que la vie lui a enfin donné d'incarner (après l'échec théâtral), un rôle à sa (dé)mesure dans lequel il jubile de se mettre en scène ? On connaît la célèbre soirée chez d'Holbach, rue Royale, au cours de laquelle il se présente, en s'inspirant de la scène (Cène) évangélique, entouré de ses amis encyclopédistes réunis à la

« synagogue » et figurant en apôtres, quand lui-même se donne le rôle avantageux du Christ :

> J'étais plein de la tendresse que vous m'aviez inspirée, quand j'ai paru au milieu de nos convives ; elle brillait dans mes yeux ; elle échauffait mes discours […]. Je leur semblais extraordinaire, inspiré, divin […]. C'était comme un feu qui brûlait au fond de mon âme, dont ma poitrine était embrasée, qui se répandait sur eux et qui les allumait. Nous avons passé une soirée d'enthousiasme dont j'étais le foyer (10 octobre 1759, *LSV*, p. 69).

Une configuration identique se présente lorsqu'il est au Grandval, interrogé par Madame d'Aine devant les autres invités groupés autour d'un feu de cheminée. C'est à elle alors que Diderot délègue en quelque sorte le rôle de chef de bande encyclopédique, sous un mode plaisant et burlesque, bien en rapport avec l'atmosphère de cette moderne abbaye de Thélème, rappelant à quel point l'entreprise se veut conviviale et participative :

> Eh bien, philosophe, où en êtes-vous de votre besogne ? — J'en suis aux Arabes et aux Sarrasins. — À Mahomet, le meilleur ami des femmes ?— Oui, et le grand ennemi de la raison. — Voilà une impertinente remarque. — Madame, ce n'est point une remarque, c'est un fait. – Autre sottise… Ces messieurs sont montés sur le ton galant. — Ces peuples n'ont connu l'écriture que peu de temps avant l'hégire. — L'hégire, quel animal est-ce là ? » (30 octobre 1759, *LSV*, p. 86).

Mais dans le contexte particulier d'un salon, la relation de l'hôtesse à son hôte consiste toujours à faire preuve (derrière sa vraie ou fausse ignorance, sa vraie ou fausse simplicité), d'un véritable talent pour mettre en valeur son invité. Diderot relate avec saveur la façon dont elle écorche chaque mot savant et affuble l'*Encyclopédie*, terme imprononçable pour cette femme d'origine allemande, du sobriquet de « Socoplie ». Dès lors, elle joue à plaisir le rôle d'une vieille ingénue écoutant pérorer le philosophe, non sans se livrer à sa place à d'effroyables blasphèmes - pour la plus grande joie de ses invités. Or d'une certaine façon, comme le souligne Jacques Proust avec malice, Diderot se parodie lui-même en Madame d'Aine - jusque dans la façon dont elle écorche les patronymes historiques, comme il lui est arrivé à lui-même de le faire dans certains articles, tant par négligence que par volonté de démarquer les auteurs qu'il compile tout en les critiquant (ainsi Jacob Brucker et son *Historia critica*

philosophiae[11]). Ce dialogue burlesque (un peu à la façon du *Neveu de Rameau*) permet alors à l'encyclopédiste de se dédoubler sous deux espèces, en distinguant d'une part cette figure bouffonne qui incarne de manière subtile, presque socratique, l'ignorance, ses préjugés et ses erreurs, parfois aussi son bon sens et son intuition ; et d'autre part le philosophe autoproclamé, obligé de justifier son érudition et de racheter, aux yeux de Sophie, toute l'apparente pédanterie de l'entreprise en exhibant au contraire sa capacité de vulgarisation : ce faisant, de démontrer prioritairement l'*esprit* de la démarche encyclopédique, plutôt que sa *lettre*.

Cette question de la pédanterie hante particulièrement Diderot dans sa relation à Sophie, qui lui sert à bien des égards d' « étalon », de lectrice-modèle auprès de qui tester ses audaces : façon implicite de juger de la réception de l'ouvrage auprès de cette bourgeoisie raisonnablement éclairée qui constitue l'essentiel de sa cible. Le langage féminin de Sophie est à cet égard une manière de gabarit à suivre, comme le suggère cette discussion sur l'éducation :

> Je n'ai pas la vanité de me croire plus avancé que vous dans ces questions qui tiennent purement et simplement à la bonté de l'esprit et du cœur. Je penserai peut-être aussi bien que vous, et vous aurez toutes deux l'avantage de dire mieux que moi, parce que vous êtes des femmes et que votre ramage simple, facile, uni, ôtera aux idées l'air abstrait, hérissé et pédantesque que notre savoir scolastique leur donne plus ou moins (9 septembre 1762, *LSV*, p. 341)[12].

Voilà encore un point de contact entre le travail encyclopédique et le dialogue féminin, qu'il s'engage par lettres avec Sophie ou dans cette conversation avec Madame d'Aine qui lui est rapportée. Le dialogue socratique avec la lectrice ou l'auditrice s'enrichit, auprès du

---

[11] Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1962, p. 264-266.

[12] Ce jugement sur la langue de Sophie et de sa sœur utilise déjà, de façon anticipée mais très déterminée, les concepts qui seront mis en œuvre à la fin de *Sur les femmes* (critique de l'essai de Thomas) paru en 1772 dans la *Correspondance Littéraire* : bonté du cœur mais aussi absence de formation intellectuelle, deux éléments qui contribuent à l'évidence, à la simplicité et à l'aisance du « ramage délicat » des femmes. Cet idiome fait à la fois d'intuition et de pudeur est un compromis entre les exigences de la vérité et celles de la bienséance (voir Odile Richard-Pauchet, *Diderot dans les* Lettres à Sophie Volland - *Une Esthétique épistolaire*, Paris, Champion, 2007, p. 98-108 : chap. « Le langage des femmes, un paradigme audacieux »).

philosophe[13], d'un contact avec la langue imagée de ce peuple féminin censé *concevoir aisément ce qui s'énonce facilement*, peuple fondé à devenir l'un des modèles du destinataire - type du discours encyclopédique (sans prétendre à l'érudition, mais à un savoir dont l'action est le but ultime). Ce qui exclut, paradoxalement, l'usage récurrent du titre pompeux d'*Encyclopédie* au sein du langage quotidien de la correspondance.

Le personnage joué par Diderot dans ces différents dialogues est donc toujours celui d'un homme à l'écoute de son public, renonçant à la prétention du cuistre pour adopter celle du pédagogue. Aussi la référence faite ci-dessus à un certain « savoir scolastique » qui lui sert de repoussoir n'est-elle pas tout à fait fortuite : elle fait allusion au chef de file des Scolastiques, maître Abélard, auquel précisément Diderot consacre un article situé juste après celui des « Sarrazins », dans lequel il s'identifie autant à l'universitaire du Moyen-Âge qu'il voit sa disciple Héloïse sous les traits de Sophie. Encore un bel exemple de dialogue rapporté (dialogue imaginaire entre un vivant et une morte, proche de la prosopopée), ainsi qu'un autre exemple d'intertextualité entre la correspondance et l'*Encyclopédie* :

> J'ai été occupé toute la matinée d'Héloïse et d'Abélard. Elle disait, J'aimerais mieux être la maîtresse de mon philosophe que la femme du plus grand roi du monde. Et je disais, moi, Combien cet homme fut aimé ! Adieu, ma Sophie. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre amant et votre ami. Diderot (13 octobre 1759, *LSV*, p. 75).

Diderot est en train de rédiger depuis le Grandval, à l'abri de son petit atelier campagnard, l'article SCHOLASTIQUES, qui succède, dans l'ordre de ceux que le philosophe s'est réservés, à SARRASINS OU ARABES, Philosophie des (Hist. de la philosophie) et à SCEPTICISME ou SCEPTIQUES (Hist. de la philosophie). « SCHOLASTIQUES. Philosophie des Scholastiques (Hist. de la philosophie) » contient en effet ce développement sur les amants célèbres dans lequel le portrait d'Héloïse nous suggère, en filigrane, celui, réel ou rêvé, de Sophie :

---

[13] Voir Jean Starobinski, « Diderot et la parole des autres », *Critique*, n° 296, janv. 1972, p. 3-22, ainsi que Maurice Roelens, « Le dialogue philosophique, genre impossible ? L'opinion des siècles classiques », *CAIEF*, n° 24, mai 1972, p. 43-58.

> « Qui est-ce qui ne connaît pas l'histoire & les malheurs d'Abélard ? qui est-ce qui n'a pas lu les lettres d'Héloïse? qui est - ce qui ne déteste pas la fureur avec laquelle le doux & pieux S. Bernard le persécuta? […] Ce fut alors qu'[Abélard] connut le chanoine Fulbert & sa nièce Héloïse ; cette fille savait à l'âge de dix-huit ans, l'hébreu, le grec, le latin, les mathématiques, la philosophie, la théologie, c'est-à-dire plus que tous les hommes de son temps réunis ; outre l'esprit que la nature lui avait donné, la sensibilité de cœur, les talents qu'elle devait à une éducation très recherchée, elle était encore belle ; comment résiste-t-on à tant de charmes ? Abélard la vit, l'aima, *& jamais homme ne fut peut-être autant aimé d'une femme, qu'Abélard d'Héloïse ; non, disait-elle, le maître de l'univers entier, s'il y en avait un, m'offrirait son trône & sa main, qu'il me serait moins doux d'être sa femme, que la maîtresse d'Abélard* (article SCHOLASTIQUES – c'est nous qui soulignons).

Là encore, à l'occasion d'une allusion au travail en cours de l'encyclopédiste, se glisse une allusion flatteuse tant pour le philosophe que pour Sophie, qui prend les traits de la très belle et « très sage Héloïse ». Grâce à ces deux *médaillons* peints en regard, le couple adultère peut prétendre accéder au panthéon de ces amants martyrs dont la souffrance permet d'inscrire leur nom dans la postérité. Manière de prêcher à Sophie la patience, manière de lui inspirer la fierté d'être apparentée à un homme presque célèbre ou qui le sera bientôt - cela en dépit de la clandestinité qui leur est imposée, et d'une forme de condamnation qui pèse sur la jeune femme au sein de sa famille. Même si, loin s'en faut, Madame Volland mère n'est pas le chanoine Fulbert…

Que ce soit le destin tragique d'Abélard, ou la célèbre relation épistolaire (très en vogue à l'époque de Diderot[14]) qu'il entretint avec sa disciple follement aimée, ou même, implicitement, la forme et le titre du roman épistolaire que Rousseau, le frère ennemi, est en train d'achever (*La Nouvelle Héloïse*, publiée en 1761), tout concourt à cette identification douloureuse de Diderot avec le philosophe supplicié qui plane sur la rédaction de cet article et de la lettre qui en rend compte. Difficile de conclure à l'objectivité de l'écriture philosophique, quand tant d'affects président et concourent à l'élaboration de ces fragments, qui deviennent de la pure littérature.

On continuera ainsi d'inventorier les passages de la correspondance où se lisent désormais, non pas toujours l'optimisme

[14] Voir Bernard Bray, « Héloïse et Abélard au XVIIIe siècle en France : une imagerie épistolaire », *SVEC*, nº 151, 1976, p. 385-404.

et la fierté du grand œuvre, mais aussi la souffrance et la persécution, tous les avatars d'une aventure au long cours frappée d'incertitude.

Les avatars d'une aventure au long cours

Pour évoquer encore une fois la forme du dialogue, citons ce morceau d'anthologie où Diderot relate intégralement son entrevue avec d'Alembert, en octobre 1759, au moment où celui-ci est sur le point de d'abandonner l'entreprise, invoquant selon l'épistolier les plus mauvaises raisons. Celui-ci, encore sous le coup du deuil paternel, mais marqué aussi par le climat et l'échec de son drame bourgeois, donne à cette rencontre la même coloration sévère et triste qu'à la négociation fraternelle qui eut lieu à Langres deux mois plus tôt sur la question de l'héritage :

> Je vous ai promis le détail de ce qui s'est dit entre d'Alembert et moi ; et le voici presque mot pour mot. Il débuta par un exorde patelin. C'était notre première entrevue depuis la mort de mon père et mon voyage de province. Il me parla de mon frère, de ma sœur, de mes arrangements domestiques, de ma petite fortune et de tout ce qui pouvait m'intéresser et me disposer à l'entendre favorablement (13 octobre 1759, *LSV*, p. 71).

D'Alembert y est présenté, sous l'effet d'un étrange renversement de situation, comme le fils prodigue, égoïste et renégat qui oblige désormais Diderot l'aîné à prendre le ton paternel de la réprimande, ainsi qu'il vient de le faire à l'égard de son cadet l'abbé dans la question de la succession :

> Je pense qu'au lieu de faire l'enragé, comme vous fîtes il y a six mois [il est ici question de la révocation du privilège de l'*Encyclopédie*, décidée le 8 mars de la même année], lorsque nous nous assemblâmes pour délibérer sur la continuation de l'ouvrage ; si vous eussiez fait aux libraires ces propositions, ils les auraient acceptées sur le champ. Mais aujourd'hui qu'ils ont les plus fortes raisons d'être dégoûtés de vous, c'est autre chose. — *Et quelles sont ces raisons ?* — Vous me les demandez ? — *Sans doute*. — Je vais donc vous les dire. Vous avez un traité avec les libraires. Vos honoraires y sont stipulés. Vous n'avez rien à exiger au-delà. Si vous avez plus travaillé que vous ne deviez c'est par intérêt pour l'ouvrage, c'est par amitié pour moi, c'est par égard pour vous-même ; on ne paye point en argent ces motifs-là (*LSV*, p. 72).

Le dialogue s'achève sur un ton glacial, après l'énoncé désespérant des intérêts financiers mais aussi politiques de

d'Alembert : « Au temps comme au temps. Bonsoir. ». Le rideau tombe sur la sentence sans appel : fin d'une amitié, sévère condamnation morale d'un directeur qui tance un ami, un frère - presque un fils - autant qu'un associé, et qui veut laisser dans l'esprit de Sophie la marque irréprochable de son jugement comme de son indéfectible attachement à l'intérêt général. La scène pourrait faire l'objet d'un tableau allégorique, sous le titre : « La Justice poursuivant l'Intérêt particulier ».

Après sa condamnation l'entreprise se poursuit clandestinement, et c'est la fabrication des planches qui lui sert désormais de couverture. C'est probablement pourquoi on trouve tant de mentions de ces « planches » au sein d'énoncés doloristes, comme si cette activité (certes plus ingrate, pour Diderot, que la rédaction de textes), focalisait désormais tous les chagrins et faisaient résonner durement leur vocable auprès d'une oreille à la vocation compatissante :

> 23 février 1760 : C'est toujours la *maudite histoire de nos planches*. Ces commissaires de l'Académie sont revenus sur leur premier jugement. Ils s'étaient arrachés les yeux à l'Académie. Ils se sont dit hier toutes les pouilles de la halle. Je ne sais ce qu'ils auront fait aujourd'hui (*LSV*, p. 106)[15].
> 22 septembre 1761 : Où j'étais ces jours derniers qu'il faisait si beau ? J'étais *enfermé dans un appartement très obscur, à m'user les yeux* à collationner des planches avec leurs explications ; à achever de m'abêtir pour des gens qui ne me donneraient pas un verre d'eau, lorsqu'ils n'auront plus besoin de moi, et qui ont dès à présent bien de la peine à garder avec moi la mesure (*LSV*, p. 248-249)[16].
> 28 septembre 1761 : Je travaille toujours. Ce sont des figures que j'explique. Les libraires ont *rougi de leur dureté*. Je crois qu'ils m'accorderont pourtant par volume de planches le même honoraire mesquin qu'ils me font par volume de discours (*LSV*, p. 255).
> 2 octobre 1761 : Je ne sortirai pas de Paris cet automne. Les ennuis succèdent aux ennuis. J'use mes yeux sur des *planches hérissées* de chiffres et de lettres ; et, *au milieu de ce pénible travail, la pensée amère que des injures, des persécutions, des tourments, des avanies en seront le fruit* ; cela n'est-il pas agréable ? (*LSV*, p. 258 ; c'est nous qui soulignons, ici et *supra*).

[15] On accusait Diderot d'avoir reproduit, pour les planches de *l'Encyclopédie*, celles de la *Description des divers arts et métiers* confiée à Réaumur par l'Académie des sciences. Celle-ci avait désigné des commissaires pour enquêter.
[16] Il s'agit des libraires de l'*Encyclopédie*.

Le témoignage de la correspondance est précieux en ce qu'il retrace au jour le jour l'humeur et les émotions de l'épistolier tel un roman épistolaire, cette « littérature du cardiogramme » en plein essor à l'époque, dont Jean Rousset s'est fait le théoricien[17]. Aussi, après la déploration et le pathos, le portrait satirique y est-il fréquent également, notamment pour évoquer, en contrepoint au départ de d'Alembert, la fidélité presque inexplicable de Jaucourt et l'état d'esprit de contributeurs :

> *Le chevalier de Jaucourt ?*[18] Ne craignez pas qu'il s'ennuie de moudre des articles ; Dieu le fit pour cela. Je voudrais que vous vissiez comme sa physionomie s'allonge, quand on lui annonce la fin de son travail, ou plutôt la nécessité de le finir. Il a vraiment l'air désolé. Je serai quitte de mon ouvrage avant Pâques, ou je serai mort. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira ; mais cela sera. Ce qui me prend un temps infini, ce sont les lettres que je suis forcé d'écrire à mes paresseux de collègues pour les accélérer. Ces ânes ont la peau si dure que j'ai beau piquer des deux, ils n'en vont pas plus vite ; mais, sans l'attention à leur tenir sans cesse l'éperon dans le flanc, ils s'arrêteraient tout court (25 novembre 1760, *LSV*, p. 235).

Mais c'est à la fable que Diderot a recours pour évoquer le départ des Jésuites, et le triomphe stupide des Jansénistes guettés par le même sort :

> Voilà, mon amie, le billet d'enterrement des jésuites […]. Me voilà délivré d'un grand nombre d'ennemis puissants. Qui est-ce qui aurait deviné cet événement il y a un an et demi ? […] Ce qu'il y a de plaisant, c'est la bonne foi avec laquelle ces jansénistes triomphent de leurs ennemis. Ils ne voient pas l'oubli dans lequel ils vont tomber. C'est la fable des deux chevrons arc-boutés et en querelle sur le faîte de la maison. Le maître, impatienté de leur mésintelligence, abattit l'un, et l'autre tomba (12 août 1762, *LSV*, p. 312).

On trouvera notable, par comparaison, que la fin de l'aventure ne fasse l'objet d'aucune recherche dans la forme du récit, sinon une certaine emphase, quand on sait l'obsession de Diderot, comme chez

---

[17] Voir Jean Rousset, « Une Forme littéraire : le Roman par lettres », *NRF*, mai-juin 1962, p. 830-841 et 1010-1022 ; repris dans *Forme et Signification : essais sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, José Corti, 1962, p. 65-108.

[18] Expression soulignée par Diderot comme étant la reprise d'une question de Sophie.

Madame de Sévigné, pour le renouvellement permanent de ses nouvelles épistolaires. Mais c'est que l'épuisement est sensible ici, comme l'indiquent l'erreur dans la date et la dureté des épithètes :

> Dimanche ; non, c'est un jeudi que j'ai pris pour un dimanche [25 juillet 1765]
> […] Je vous écris chez Le Breton où j'étais venu pour revoir mes feuilles que je laisse là. Je n'y viendrai plus guère dans ce maudit atelier où j'ai usé mes yeux pour des faquins qui ne me donneraient pas un bâton pour me conduire. Il ne nous reste plus que quatorze cahiers à imprimer ; c'est l'ouvrage de huit ou dix jours. Dans huit ou dix jours, je verrai donc la fin de cette entreprise qui m'occupe depuis vingt ans, qui n'a pas fait ma fortune, à beaucoup près, qui m'a exposé plusieurs fois à quitter ma patrie, ou à perdre ma liberté, et qui m'a consumé une vie que j'aurais pu rendre plus utile et plus glorieuse. Le sacrifice des talents au besoin serait moins commun, s'il n'était question que de soi. On se résoudrait plutôt à boire de l'eau, à manger des croûtes, et à suivre son génie dans un grenier. Mais pour une femme, pour des enfants, à quoi ne se résout-on pas ? Si j'avais à me faire valoir, je ne leur dirais pas, J'ai travaillé trente ans pour vous, mais je leur dirais, J'ai renoncé pour vous, toute ma vie, à la vocation de nature, et j'ai préféré de faire, contre mon goût, ce qui vous était utile à ce qui m'était agréable. Voilà la véritable obligation que vous m'avez et à laquelle vous ne pensez pas (*LSV*, p. 410-411).

Après la trahison de Le Breton, coupable d'avoir caviardé des passages sensibles de l'*Encyclopédie* au stade des dernières épreuves (voir la lettre terrible que Diderot lui écrit le 12 novembre 1764)[19], le lieu familier est devenu ce « maudit atelier », les libraires des « faquins », les épreuves de simples « feuilles ». Tout dans cette lettre, comme tout dans l'imprimerie, respire le dégoût, l'accablement. Vingt ans de travail, c'est l'occasion du bilan d'une vie, nécessairement amer. Une seule fois, en 1762, Diderot s'était laissé aller à un tel découragement, quand l'on donnait sa femme pour perdue d'une dysenterie, et dans des termes qui annoncent l'incipit de *Jacques le Fataliste* (26 septembre 1762 : « Naître dans l'imbécillité et au milieu de la douleur et des cris […], ne savoir d'où l'on vient, pourquoi l'on est venu, où l'on va ; voilà ce qu'on appelle le présent le plus important de nos parents et de la nature, la vie », *LSV*, p. 356). Mais ici, moins métaphysique, plus politique, c'est tout un choix de vie

[19] Denis Diderot, *Correspondance*, dans *Œuvres*, éd. Laurent Versini, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », t. 5, p. 486-489. Voir aussi *LSV* (18 août 1765), p. 422.

laborieux (le salariat contre la bohème, la besogne contre le génie, le mariage contre la passion) qui est remis en cause, sur un ton terrible et résigné. Ce bilan accablant, ce n'est pas non plus la première fois qu'il le pose. En 1762 aussi, au temps de l'écriture du *Neveu de Rameau*, il s'était laissé aller incidemment à le formuler - de façon faussement légère :

> […] et si je ne craignais de scandaliser Uranie [surnom de la sœur de Sophie], je vous dirais franchement que je me porterais mieux si j'étais resté penché sur une femme une portion du temps que je suis resté penché sur mes livres (7 novembre 1762 ; *LSV*, p. 382).

Enfin une autre fois, six mois après la révélation de la trahison de Le Breton, l'on trouvera, plus détaillée, la condamnation du l'engagement institutionnel que l'intellectuel s'est choisi :

> Un des grands inconvénients de l'état de la société, c'est la multitude des occupations, et surtout la légèreté avec laquelle on prend des engagements qui disposent de tout le bonheur. On se marie, on prend un emploi, on a une femme, des enfants, avant que d'avoir le sens commun. Ah si c'était à recommencer ! C'est un mot de repentir qu'on a perpétuellement à la bouche ; et que j'ai dit de tout ce que j'ai fait, excepté, chère et tendre amie, de la liaison douce que j'ai formée avec vous (20 mai 1765 ; *LSV*, p. 398).

Aujourd'hui, en ce 25 juillet 1765, jour où l'imprimerie tourne presque pour la dernière fois - à ce que Diderot se l'imagine - au service de l'*Encyclopédie*, c'est l'heure d'un bilan énoncé en des termes proprement philosophiques et comme jetés à la tête des libraires, de la République des lettres, d'un Paris faussement intellectuel, enfin d'un frère devenu ennemi (Rousseau, qui a su faire l'autre choix), et d'une épouse délaissée : « J'ai renoncé pour vous, toute ma vie, à la vocation de nature, et j'ai préféré de faire, contre mon goût, ce qui vous était utile à ce qui m'était agréable ». Ce discours plat en apparence, c'est encore un dialogue où le *vous* (dans cette prosopopée adressée aux faux amis, faux associés, faux jetons de tout poil) résonne cette fois dans un vide sépulcral, question purement rhétorique, sans espoir de réponse. Même la pirouette galante du billet précédent, en date du 20 mai, n'est plus là : Diderot ne se donne pas d'excuse, pas de consolation.

Et pourtant, on l'y reprendra quelques années plus tard, en 1769, à ce même esclavage, où une fois de plus, en bon père Toutatous[20], il se donne à tous : « L'édition de l'abbé Galiani, mes planches, la corvée de Grimm, le *Salon* et mes petites affaires particulières m'accablent. Le soir, je suis quelquefois si las, que je n'ai pas la force de manger. Cela est à la lettre » (1er octobre 1769 ; *LSV*, p. 628). Aussi bien, peut-être la valeur que l'encyclopédiste a mise au dessus de tout dans sa vie, n'est-elle pas la *nature*, mais le *travail*, telle qu'héritée dans le local centenaire de la ville de Langres, cette vieille échoppe paternelle encombrée de couteaux appelée *l'atelier*.

Odile Richard-Pauchet,
Université de Limoges, EHIC, E. A. 1087

[20] . « C'est bien moi qui m'appelle le père Toutatous » (21 septembre 1768, *LSV*, p. 576 – du nom d'un personnage jésuite de Voltaire dans l'*Ingénu* (1767), parodiant la parole de Saint Paul : « Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous », *1ère Épître aux Corinthiens*, 9, 22).